



**HAL**  
open science

# Entre éphémère et Évhémère : fulgurance et durée de Frénaud

Arnaud Despax

► **To cite this version:**

Arnaud Despax. Entre éphémère et Évhémère : fulgurance et durée de Frénaud. Colloque international jeunes chercheurs Les paradoxes de l'éphémère : Littérature, Arts, Société, Nathalie Cochoy, Clémence Jacquot, Adèle Chassigneul, May 2012, Toulouse, France. hal-02151886

**HAL Id: hal-02151886**

**<https://univ-tlse2.hal.science/hal-02151886>**

Submitted on 10 Jun 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les paradoxes de l'éphémère : Littérature, Arts, Société

Colloque international jeunes chercheurs, Samedi 12 mai 2012 (Théâtre Garonne, Atelier 1)

Arnaud Despax

Entre éphémère et Évènement : fulgurance et durée de Frénaud

La tradition littéraire occidentale oppose la précarité de la vie et des choses concrètes, qui ne durent pas, à la pérennité de l'écriture : « scripta manent ». Les exemples sont légions : des élégiaques latins à Baudelaire, pour qui « le transitoire, le fugitif, le contingent est la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable<sup>1</sup> et qui dénonçait cet « ennemi » qu'est le temps, en passant par Corneille avertissant la Du Parc, dans un poème très connu depuis que Brassens en a chanté la version de Tristan Bernard :

« Le temps aux plus belles choses / Se plaît à faire un affront : / Il saura faner vos roses / Comme il a ridé mon front. » (« Stances à Marquise », 1658)

En effet, d'une part, la poésie prétend inscrire dans l'éternel ce qui dans le réel est de l'ordre de la contingence, du temporaire, et d'autre part le poème revendique sa propre éternité : ainsi de Malherbe proclamant sans ambages : « Ce que Malherbe écrit dure éternellement.<sup>2</sup> », dans la lignée d'Horace : *exegi monumentum ære perennis*. A priori donc, le poème a une vocation de conservation de ce qui, de soi-même, ne se conserve pas. Mais parmi l'ensemble des choses qui passent, l'éphémère a peut-être un statut particulier, qu'il s'agit d'éclaircir.

Si l'on se fie à la définition du Robert, l'adjectif *éphémère* a deux acceptions : « qui ne dure ou ne vit qu'un jour » (en fonction de l'étymologie : du grec éphéméros : qui ne dure qu'un jour, de épi « pendant » et héméra). Et, plus couramment : « qui est de courte durée, n'a qu'un temps ; passager, fragile, précaire, fugace, fugitif, rapide. » Ces deux sens sont certes très semblables, mais dessinent néanmoins une ouverture, déhiscence dans laquelle peut s'introduire une tension entre deux pôles<sup>3</sup> : d'une part, ce qui a rapport au jour, à l'actuel, et peut durer – fût-ce un peu, un jour ; et d'autre part ce qui ne dure pas, aboli si vite que cette rapidité remet en cause la légitimité même de son existence, jusqu'à nier cette existence. J'ajoute que, comme on le verra, le jour n'est pas seulement ici à entendre au sens de

---

<sup>1</sup> Baudelaire, *Le peintre de la vie moderne* [1863], in *Œuvres Complètes*, Pléiade, 1961, p. 1163.

<sup>2</sup> Sonnet au Roi [Louis XIII], « Qu'avec une valeur à nulle autre seconde... ». Ce qui nuance fortement l'Ode au roi Henri-le-grand sur la prise de Marseille, écrite quelques années plus tôt : « Et rien, afin que tout dure, / Ne dure éternellement. » On sait le parti que Ponge a tiré de cette antithèse (*Pour un Malherbe*).

<sup>3</sup> Pour André Frénaud, « la plupart des mots appellent simultanément des significations contradictoires » (*Notre inhabileté fatale*, Paris, Gallimard, 1979, p. 186).

durée, mais connote également la clarté, la lumière, en face d'un éclat fugitif immédiatement éteint<sup>4</sup>. Double direction à laquelle vient s'ajouter le substantif désignant l'« insecte à quatre ailes verticales au repos qui ressemble à une petite libellule, **dont la larve aquatique vit plus d'un an et l'adulte un seul jour** » : la tension est ici patente, entre une longue attente et cette vie si brève !<sup>5</sup>

Il est certes entendu que l'éphémère est une notion paradoxale, et qu'à ce titre la poésie moderne s'en saisit explicitement. Je souhaite ici montrer que l'œuvre poétique d'André Frénaud (1907-1993) creuse le paradoxe de l'éphémère pour, peut-être, proposer un parcours de l'un à l'autre pôle de sa définition, en particulier dans la dialectique de l'ombre et de la lumière. Ce parcours n'exclut pas une certaine crispation sur les contradictions, mais semble ménager aussi d'autres portes de sorties que l'équilibre instable oxymorique. Pour Frénaud, éphémère est la poésie en tant qu'elle est expérience fusionnelle de la Totalité ; le poème ensuite garde la trace de cette épiphanie et s'y substitue : c'est ce que l'on voit dans les recueils des années 40, 50 et 60 : *Les Rois Mages*, *Il n'y a pas de paradis*, *La Sainte face*, *Depuis toujours déjà*. Les derniers recueils, *Hæres* et *Nul ne s'égare*, montrent pourtant le glissement de la confiance relative dans le poétique vers une éthique stoïcienne, puis vers une instabilité ludique à fonction anthropologique, où la convocation du philosophe Évhémère inscrit le rapport au divin dans une invitation au jeu de mots.

## I. L'instant fugitif de la présence

La majeure partie peut-être de la poésie frénaldienne dit la ruine, la mort, l'échec, le désastre, en fonction d'un sentiment récurrent de perte, de destruction<sup>6</sup>. Il s'agit donc de se demander en quoi cette poésie permet de préserver, pour reprendre une expression de Dominique Rabaté, « cette singularité absolue que la langue ne devrait pas trahir<sup>7</sup> ».

---

<sup>4</sup> « Si l'on renvoie à l'étymologie d'*éphémère* cependant, la connotation temporelle n'est pas exclusive : dans ce mot, signale Philippe Denis, « il y a la racine de jour » (*Divertimenti*, Mercure de France, 1991, p. 110.). *Jour* : non la durée seulement, mais l'espace, les ajours, la lumière (les noms du réel chez André du Bouchet) ; [...] Par là, *éphémère* consonne avec *épiphanie* (faire briller, faire voir, apparaître), terme qu'applique Yves Bonnefoy à la poésie d'André du Bouchet (Alain Mascarou, *Les cahiers de « l'Ephémère » 1967-1972 : tracés interrompus*, Paris, l'Harmattan, 1998, p. 108).

<sup>5</sup> Ajoutons la dimension poético-érotique sur laquelle se conclut cette entrée du grand Robert : « Mes baisers sont légers comme des éphémères / Qui caressent le soir les grands lacs transparents » (Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, « Delphine et Hippolyte »).

<sup>6</sup> « La mort joue un rôle essentiel dans ma poésie » (*Notre inhabileté fatale*, *op. cit.*, p. 111).

<sup>7</sup> D. Rabaté, « Énonciation poétique, énonciation lyrique », in *Figures du sujet lyrique*, Paris, P.U.F., coll. « Perspectives littéraires », 1996, p. 71. Précisons que le contexte de ce propos concerne spécifiquement la dualité essentielle de « l'énonciation lyrique », qui « cherche dans le présent de son inscription à jouer contre la mort, en soustrayant l'instant à sa fugacité, en le redynamisant dans un dire qui l'arrache au passé perdu. Mais la tension se redouble sans doute de ce que le même désir serait de dire ce moment comme pur instant, passé indiscutable. Le circonstanciel joue donc en deux directions opposées : il est à la fois ce qu'il faut dépasser mais concurrentement cette singularité absolue que la langue ne devrait pas trahir. On voit de quelle façon les analyses de Bonnefoy sur la

Un exemple révélateur de ce rapport nostalgique au temps est la « Plainte du dernier restanquère », où l'on peut comparer cet art « d'architecte de la terre », qui consolide les champs en terrasses par des murs de soutènement, à l'art du poète :

Dans la Provence et les montagnes,  
Allant de commune à commune  
Avec mes mains pour seul outil,  
J'élève et je maintiens les murs.  
Le sol en pente, je l'arc-boute  
Pour l'établir en terre ouvrable.  
Cet art si beau qu'on m'a transmis,  
C'est d'architecte de la terre.  
Je suis compagnon restanquère.  
J'étais, car tout ça s'est perdu.<sup>8</sup>

Le dernier vers dit bien la rectification à opérer à cause du mouvement inexorable du temps ; tout aussi bien, le poème affirme sa vocation de conservatoire, certes fictionnel, mais identifiant l'art verbal à la construction en pierres, de manière à lui donner une durée semblable<sup>9</sup>.

Au demeurant, le poète oppose la nécessité de « vivre dans le temps de la vie » au désir enfantin d'« un ici-maintenant perpétuel », voué à la déception<sup>10</sup>. Cependant, ce temps fugitif permet parfois une expérience singulière, totale, qui est à la source de l'écriture poétique.

#### A. Le « passage de la visitation »

D'abord, pour décrire cette expérience de la Totalité qu'est la poésie, Frénaud parle d'instant, d'un événement essentiellement bref, épiphanie dont le poème garde la trace pour finalement s'y substituer, dans son apparaître même. Frénaud ira jusqu'à évoquer « *l'éblouissement épiphanique du poème*<sup>11</sup> », où se trouve radicalisée l'idée de manifestation lumineuse déjà inscrite dans le terme épiphanie. Si c'est ce terme qui désigne le mieux la révélation de l'être par et dans la poésie, c'est aussi parce que Frénaud a intitulé son premier recueil *Les Rois mages*. Le poète

« présence » comme tâche du poétique pourraient ici s'inscrire. » Nous revenons par après sur cette théorie de Bonnefoy.

<sup>8</sup> « Plainte du dernier restanquère », *Petits airs du milieu de l'arbre*, in *Il n'y a pas de paradis*, op. cit., p. 160.

<sup>9</sup> « La pierre est à la fois matériau et symbole, elle est le moyen d'assurer à la création, c'est-à-dire simultanément au monde et au poème qui le contient, la densité des choses indubitables. » (P. Masson, art. cit., p. 154).

<sup>10</sup> « Il faut bien le reconnaître : les poètes sont comme des enfants. Ils voudraient qu'il y ait un ici-maintenant perpétuel. Comment ne seraient-ils pas déçus ? Il faut pourtant bien vivre dans le temps de la vie... » (*Notre inhabileté fatale*, op. cit., p. 184).

<sup>11</sup> (« Note en postface », *Nul ne s'égare*, op. cit., p. 287), citant Jean-Yves Debrouille (« Liturgie pour un Avent déçu : le temps dans l'œuvre d'André Frénaud », art. cit., p. 62).

revendique certes fermement son athéisme<sup>12</sup>, mais il utilise aussi la référence à la Visitation, semblablement chrétienne, pour décrire cette expérience, dans une note de 1954-1955 figurant à la fin du recueil *Il n'y a pas de paradis*, « Passage de la visitation » étant également le titre d'un poème de ce recueil :

Il y eut un moment où le poète s'est trouvé débarrassé de l'obstacle qu'il oppose, de par la totalité de son être et de ses prises, à l'Unité-du-monde-en-mouvement. Le passage de la visitation a commencé par le vider de lui-même et de tout ce qu'il sait... Instant imperceptible. Le poème s'accomplit à son réveil.<sup>13</sup>

Moment, instant : malgré la fugacité essentielle qui caractérise l'événement poétique, le poème est la *trace* de l'événement : « [...] tout doit concourir à maintenir une trace d'un passage qui fut. *Une trace par un monument à inventer.*<sup>14</sup> » Et c'est bien d'une alliance entre unité et mouvement qu'il s'agit, entre l'être du poète et l'être absolu, idéal, que Frénaud a auparavant appelé « le château » dans « Le château et la quête du poème », avant-dernier poème d'*Il n'y a pas de paradis* : « Le poète, durant le temps presque imperceptible où il s'identifie avec le château, reconnaît *qu'il a construit ce qui est.*<sup>15</sup> » On retrouve le terme « imperceptible », associé à la construction du texte, qui devient celle de l'être. « Le château et la quête du poème » parle également de « fulguration<sup>16</sup> », de « voix illuminante » (les *Illuminations* de Rimbaud ne sont jamais loin avec Frénaud), et la « Note sur l'expérience poétique » relaie cette topique de la lumière avec celle du feu :

Le monde qui s'élève de la parole, anéanti pas à pas par le sourire du désespoir, chaque fragment s'abîmant fait apparaître une petite flamme... Le château se profère sur cet incendie.<sup>17</sup>

Le feu, composé primordial de la cosmologie stoïcienne, et notamment de la conflagration finale (nous y reviendrons), réapparaît dans une conférence de 1969, où Frénaud met l'accent sur l'idée de *présence*.

## B. La présence : Frénaud et Bonnefoy

---

<sup>12</sup> *Notre inhabileté fatale*, *op. cit.*, p. 51.

<sup>13</sup> André Frénaud, « Note sur l'expérience poétique », *Il n'y a pas de paradis*, *op. cit.*, p. 238.

<sup>14</sup> « Note sur l'expérience poétique », *Il n'y a pas de paradis*, *op. cit.*, p. 243. Frénaud souligne.

<sup>15</sup> « Le château et la quête du poème », *Il n'y a pas de paradis*, *op. cit.*, p. 234.

<sup>16</sup> « Et, la fulguration évanouie, il ne restera qu'un monument en face de lui, plus ou moins ample et élevé, dont il fera le tour avec déception. » (« Le château et la quête du poème », *Il n'y a pas de paradis*, *op. cit.*, p. 234). La déception peut guetter le poète, mais « S'il lui oppose l'obscurcissement qui suit, n'empêche qu'en l'obscurcissant, l'être, quand il s'individue, il l'incarne, et qu'il peut lui donner voix. C'est systole et diastole, battement du cœur dans le cœur de l'être. Même revenu à soi seul, il en demeure changé, chargé, il renaît, microcosme : disparu n'est pas perdu. » (*Gloses à la Sorcière*, *op. cit.*, p. 54.)

<sup>17</sup> « Note sur l'expérience poétique », *ibid.*, p. 243.

Pour Frénaud, la *présence* participe d'abord de la conquête paradoxale de l'unité originelle de l'être, par laquelle le sujet connaît une dissolution non exclusive d'une illimitation :

Ce qui était perdu, ce qui manque depuis toujours, y paraît découvert ou recouvré, **affleure** soudain comme *présence*... Les contradictions ne pèsent plus, la conscience s'exténue. Elle s'est évanouie... ou bien s'élargit-elle jusqu'à se trouver impliquée dans le rayonnement de l'unité du tout avec quoi le poète tend à se confondre. C'est de cette immersion ou de ce flamboiement – qu'il surgit et qu'il chante. [...] Poème, miroir imprévisible, qui fait apparaître ce qui est caché, le rend *présent*.<sup>18</sup> »

La remotivation du *speculum* médiéval s'associe à une idée importante de la poésie contemporaine, dont Yves Bonnefoy a donné une formulation spécifique.

Pour l'auteur de *L'improbable*, la poésie est la possibilité de retrouver dans et par l'expérience de la parole cette « présence à la présence » que réalisent les interactions des mots dans le poème<sup>19</sup>. Les points communs entre Bonnefoy et Frénaud s'imposent, notamment dans l'appropriation d'un langage qui exprimerait la vérité de l'être singulier et de l'Être universel, grâce à la perception de « l'instant dans sa plénitude de mémoire<sup>20</sup> ». Éphémère, le présent de la présence se trouve malgré tout fixé par l'écriture, selon une logique toujours plus paradoxale qui va se trouver au socle de l'entreprise de la revue *L'Éphémère*. Le fameux « prière d'insérer » (attribué à Bonnefoy) se conclut sur cette définition aussi capitale qu'apparemment contradictoire : « L'éphémère est ce qui demeure, dès lors que sa figure *visible* est sans cesse réeffacée.<sup>21</sup> » Indissociables, le *fugitif* et l'*éternel* seraient non seulement, depuis Baudelaire, les deux aspects d'une même réalité artistique, mais aussi inscrits dans une dialectique valorisant l'invisible, voire l'action elle-même de l'effacement réitéré dès que le geste a tracé, tracé pour être effacé, aboli.

---

<sup>18</sup> *Ibid.* « L'essence de la poésie » [1969], in *Lire Frénaud, op. cit.*, p. 24. Frénaud reprend le vocabulaire utilisé par Bonnefoy en 1965 (voir note suivante).

<sup>19</sup> Bonnefoy définit la présence comme « unité rétablie, ou tout au moins qui affleure » : « c'est l'Un la grande révélation de cet instant sans limites, où tout se donne à moi pour que je comprenne et je lie. » (Y. Bonnefoy, « La poésie française et le principe d'identité » [1965], *Un rêve fait à Mantoue*, in *L'Improbable* et autres essais, suivi d'*Un rêve fait à Mantoue*, Paris, Gallimard, coll. « Folio. Essais », 1992, p. 250). Voir aussi : « [...] la phrase maintient l'Ouvert devant nous au moment même où les vocables qui sont prêts cette fois à être nôtres vraiment, vont peut-être dire *autre chose*. » (*id.*, « Poésie et vérité » [1986], in *Entretiens sur la poésie*, Paris, Mercure de France, 1990, p. 263).

<sup>20</sup> Y. Bonnefoy, « Poésie et liberté » [1989], in *Entretiens sur la poésie, op. cit.*, p. 310. L'auteur des *Gloses à la Sorcière* procède d'ailleurs lui-même au rapprochement, en 1966 – c'est-à-dire trois ans avant la conférence sur « L'essence de la poésie » : « Ce que Bonnefoy appelle Présence, c'est ce que j'appelle Visitation (je l'appelle aussi « totale présence », dans *La vie morte, la vie*). » A. Frénaud, *Gloses à la Sorcière, op. cit.*, p. 298. « La vie morte, la vie » est l'avant-dernier poème des *Rois Mages*.

<sup>21</sup> « Prière d'insérer » de *L'Éphémère*, n° 1 (automne 1966), cité par Alain Mascarou, *Les cahiers de « l'Éphémère » 1967-1972 : tracés interrompus* ; préface de Jean-Michel Maulpoix, Paris, l'Harmattan, 1998, 287 p. ; p. 32. L'analyse d'A. Mascarou (*ibid.*, p. 107) inscrit ce propos dans la filiation du *Peintre de la vie moderne* de Baudelaire.

Frénaud, ami de Bonnefoy, a publié dans ces Cahiers, et notamment « Vieux pays » (1953), un long poème qui offrent ces enjeux, repris plus tard dans *Depuis toujours déjà*, où l'on suit un promeneur qui

appareille sa vie comme on bâtit un mur,  
avec des sentiments droits et des désirs inquiets,  
avec des égards pour chaque pierre et de la bonhomie,  
avec des projets et des fumées, avec des ruines,  
avec ce qui dure peu, qui est éternel.<sup>22</sup>

L'accumulation des contraires articulés soutient le paradoxe final, identification impossible de l'éphémère et de l'éternel. Sur quoi cette contradiction peut-elle se fonder ? Puisque la revue *L'Éphémère* s'est distinguée aussi par la présentation de peinture et de dessins, il faudrait ici faire une analyse longue et détaillée des rapports du poète avec les arts spatiaux, les œuvres de Raoul Ubac, Fernand Léger, Joan Miro ou André Masson accompagnant ses textes. Sans doute ces illustrations induisent-elles une influence de la lecture tabulaire sur l'écriture et la présentation du poème, et surtout enrichissent une esthétique de la fulgurance du trait, actualisant la captation imaginaire des enjeux poétiques sur l'étendue labile de la page comme de la toile. Ainsi l'événement épiphanique se trouverait-il actualisé par la stabilité tabulaire du poème – image. C'est sans doute ce que présentent les recueils suivants de Frénaud, à travers une mise en page toujours plus travaillée, creusée et signifiante par ses blancs et ses décrochages, et à travers un approfondissement des contradictions de l'éphémère.

## **II. *Haeres* : De l'éphémère comme sens contradictoire de la poésie au stoïcisme**

### **A. Fixité et précarité, cristallisation des contradictions**

Le mot *haeres* qui donne son titre au recueil est un terme latin susceptible de recevoir plusieurs traductions : le substantif signifie « héritier », et effectivement Frénaud pose au début du livre la question du statut existentiel de celui qui a reçu

---

<sup>22</sup> *Depuis toujours déjà*, *op. cit.*, p. 155. « La personnalité et l'art d'André Frénaud comptaient depuis longtemps pour les animateurs de la revue : lié dès 1941 à Louis-René des Forêts, il appartenait en 1942 au "collectif" de *Messages*, la revue de Jean Lescure, avec Leiris et Ubac ; et c'est un ami commun d'André du Bouchet et d'Yves Bonnefoy, qui aurait souhaité de lui une participation régulière à la revue. Enfin l'on pourra mettre en rapport le thème de la vraie patrie repérable dans *Vieux pays* [paru dans le n°3 (septembre 1967) p. 101, avec des Eaux-fortes de Raoul Ubac pour « Vieux pays »] avec la publication, à venir des *Lettres aux amis géorgiens* de Pasternak et du *Voyage en Arménie* de Mandelstam. » (A. Mascarou, *Les cahiers de « l'Éphémère » 1967-1972 : tracés interrompus*, p. 36).

héritage de ses parents ; mais on peut traduire, comme le fait le poète, par une forme verbale : « tu restes contre, fixé, immobile<sup>23</sup> ».

Commentateur de lui-même, Frénaud convoque pourtant la métaphore de la flèche oscillante pour décrire la situation en suspens de l'héritier, dialectique sans fin d'opposition et de soutènement, de reconnaissance et de volonté autonome, entre l'avoir et l'être. Tous les enjeux du travail de deuil sont déployés dans ce jeu d'homonymie : l'héritier tout à la fois adhère, est tenu, assujéti, soutenu ; il est en suspens, il hésite<sup>24</sup>. C'est donc la contradiction qui domine dans cet ensemble notionnel, et l'éphémère continue de jouer son rôle de révélateur, à des moments saillants du livre.

On retrouve d'abord, dans la deuxième section d'*Hæres*, l'« instant infini » de l'épiphanie<sup>25</sup> », avec une prose disant le transport du sujet dans « l'ébrouement du tout » : « c'est le va-et-vient aisé et c'est le rayonnement pur, tout brûle dans l'instant, tout perdure<sup>26</sup> ». Le maintien de l'événement dans l'écriture est ici ce qui permet de le réactualiser sans cesse.

Bientôt « Pour fêter saint Blaise et le retour du printemps » (1981) nous offre un aspect souriant de cette extase, avec une « fantaisie en forme de boniment », divertissement métaphysique jouant sur la tradition médiévale de la reverdie et de la dénonciation satirique de la religion, dans une broderie associant l'avènement du « divin enfant » et une flatulence, « quelque pet [qui] se prépare ». Surtout,

Si le Dieu est en faillite, il n'importe  
pour l'éternel éphémère renouveau.  
Au grand Pan, l'Archange ne dispute pas le monde,  
il sourit de l'entendre bruire et s'apaiser...<sup>27</sup>

L'éphémère est encore convoqué dans sa complémentarité oxymorique avec l'éternel. Parmi les trivialités grossières, le poème nous a auparavant prévenus : « – Il n'est que de réinventer des fables / pour que le monde tourne rond. » : la cohérence universelle est bien le fait de la structuration poétique, consciente de l'oscillation entre éternité et éphémère, de leur équivalence essentielle, mais cherchant malgré tout à occuper une position de surplomb. Ici donc la création poétique apparaît capable de subsumer et de dépasser les tensions comme le pressentiment de la ruine.

---

<sup>23</sup> *Notre inhabileté fatale*, Paris, Gallimard, 1979, p. 187.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 186-187.

<sup>25</sup> *Id.*, « Les Portes bleues », *Les Portes*, in *Hæres*, *op. cit.*, p. 68.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>27</sup> *Hæres* [1982], in *Nul ne s'égare* précédé de *Hæres*, préface d'Yves Bonnefoy, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2006, 304 p ; p. 128.

Il n'en va pas de même avec une autre occurrence où l'éphémère est élément dysphorique de l'existence humaine : il semble s'opposer à ce qui le dit, et serait le seul repère, si la perspective du texte n'était pas finalement morale.

## B. Le courage stoïcien

Juste avant la dernière section d'*Hæres*, « Petit théâtre métaphysique dans ma chambre » (1981) pose la question de l'éphémère à nouveaux frais. Cette séquence de prose offre une sorte de description symbolique de trois objets : d'abord, « [...] un vase d'église en porcelaine, au nom de la Vierge immaculée<sup>28</sup> ». À tout le moins, on assiste à une extase, qu'elle soit sexuelle ou mystique : le texte décrit la création du monde vue à la fois comme enfantement et orgasme, jusqu'à parvenir à l'« événement » : « Le tressaillement est si fort qu'il dépasse le désir. Toute l'énergie du monde irradie à partir de là, et tout se trouve justifié, immobilisé un instant dans la splendeur.<sup>29</sup> » Ce moment de plénitude, où l'on reconnaît l'expérience poétique, est toutefois immédiatement dénoncé : « ...**Éphémère ! La vie éphémère. Le malheur est là, qui a tout pénétré** !<sup>30</sup> » La dysphorie du provisoire semble donc à ce stade l'emporter sur le durable.

La fin du poème donne cependant une direction pour nuancer ce malheur, en envisageant le troisième objet : une bouteille ancienne figurant « une femme du peuple à l'ample robe et sur le socle duquel est écrit : *Mère courage* », et qui, « parant au plus pressé », énonce « la réponse virile de l'homme<sup>31</sup> ». Cette nouvelle figure est encore une femme, encore une mère, mais en quelque sorte une 'vraie' mère, non « immaculée ». Il est aisé de lire la substitution de l'engagement éthique au dogme religieux – au sein d'un ensemble significativement intitulé *Sénèque*. Cette « femme du peuple à l'ample robe », cette « *Mère courage* », référence évidente à la pièce de Brecht, a aussi pour nom, dans l'exergue, « *Liberté* » : éthique de la résistance, voire du mutisme et de l'action, une éthique stoïcienne, selon les partis pris de Frénaud.

On se rappelle que le stoïcisme est parmi les philosophies antiques celui qui énonce le plus clairement le statut éphémère de la réalité : « Tout est éphémère [*pan ephéméron*], et l'être qui se souvient des choses, et la chose dont il se souvient. » (Marc-Aurèle, *Pensées pour moi-même*, Livre IV, XXXIV.) Mais la convocation du stoïcisme par Frénaud rappelle que la nature humaine est fondamentalement sociale, sociable : si le stoïcisme consiste aussi à faire usage de la sagesse dans le sens de la

<sup>28</sup> A. Frénaud, *Hæres*, op. cit., p. 195.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 196.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 197. *Post coitum, homo triste*, oserait-on avancer...

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 198.

concorde entre les hommes, son actualisation frénauldienne permet d'articuler souci politique et préservation de la singularité : « dans l'effondrement des grandes espérances, le stoïcisme – tel, du moins, que je l'entends – est une position de repli possible et la seule honorable : non-espoir et bienveillance, refus de l'injustice, une certaine soumission à l'ordre du monde qui s'accompagne de sympathie universelle<sup>32</sup> ».

La fin du recueil n'a cependant cessé de reposer avec insistance les questions existentielles, jusqu'à la mise en doute de la conquête, par un poète balbutiant, de « l'incertaine parole ».

### III. « Nul ne s'égare » : Lucidité et ludicité, la liberté de l'héritier

Le recueil suivant et dernier, *Nul ne s'égare*, va proposer un affermissement paradoxal de cette parole douteuse, par le biais d'une insistance sur la dimension ludique de l'invention verbale. Certes, selon l'auteur, le titre signifie que tout un chacun va vers la mort et ne risque pas de se perdre en chemin<sup>33</sup>. Mais plusieurs jeux de mots viennent contrebalancer cette dysphorie.

#### A. Le calembour anthropologique

Pour Frénaud, le calembour, témoignant de la liberté poétique, est « une forme plus grosse de cette appréhension duelle et unitaire, comme une expression phonique qui peut être bouffonnante comme elle peut être précieuse [...]. La poésie est un immense jeu de mots ; il arrive au poète à la fois de s'enchanter de son pouvoir et de se moquer de son impuissance à réaliser son aspiration<sup>34</sup> ». Exemplairement, « Qual cul t'as ? », dans *La vie comme elle tourne et par exemple*<sup>35</sup>, associe « la réalité inconditionnelle de la mort<sup>36</sup> » et la grossièreté jubilatoire, un peu potache, mettant au jour le fondement potentiel du nom de la métropole indienne.<sup>37</sup>

C'est un faux cul peut-être.  
Comme l'est un visage, cul aussi est un masque,  
Ah ! le cul est un songe  
Cent jupons et cache-sexe, dépouille tout.  
Encore un et poursuis, qu'on dépose les peaux.

<sup>32</sup> *Notre inhabileté fatale*, *op. cit.*, p. 189.

<sup>33</sup> *Nul ne s'égare*, « Note en postface », *op. cit.*, p. 284.

<sup>34</sup> Lettre inédite à Roger Little du 24 mars 1986, citée par le critique, qui commente : « Les jeux phonétiques participeraient donc au « Jeu suprême » et en seraient le reflet en miniature, choisis pour mimer et miner à la fois l'enchantement du verbe. » (R. Little, *André Frénaud : entre l'interrogation et le vide*, *op. cit.*, p. 38). Cf aussi *Notre inhabileté fatale*, *op. cit.*, p. 38.

<sup>35</sup> *Nul ne s'égare*, *op. cit.*, p. 271-272.

<sup>36</sup> « Note en postface », *ibid.*, p. 285.

<sup>37</sup> Le poème est en cela révélateur de l'ensemble hétérogène, qui revient à « improviser, ne pourrait-on dire un spectacle de cirque, où ne manquent pas, pour le rythmer, comme des entrées de clowns, et où monologues, fait divers, remémorations ou fantasmes, invectives, serments, maximes facétieuses, la rage et la mélancolie, le ton pince-sans-rire, la grossièreté. » (*ibid.*, p. 284).

Nu, jamais assez nu,  
avant que la mort qui prend tout  
dans son trou, pour néant  
ne t'avoue.

Mais, pour revenir à notre sujet, *Nul ne s'égare* joue aussi sur les sons du mot *éphémère*, dans le très bref poème, « Ephémère, Evhémère », en l'associant à l'écrivain philosophe grec antique. La paronomase oriente d'abord une réflexion proprement métaphysique, questionnant les relations entre les dieux et les hommes : « Les dieux disent toujours : / — *C'est un éphémère, laissez-le vivre. // Les dieux se demandaient : / — Serait-ce lui qui nous éleva ?*<sup>38</sup> » En quatre vers très denses, l'évhémérisme, selon lequel les figures divines seraient la déformation légendaire de faits historiques, se trouve contredit par la parole des « dieux » eux-mêmes, avant que l'interrogation finale ne le présente à nouveaux frais. Le poème nous projette en pleine histoire des religions, voire dans des considérations anthropologiques excédant les simples préoccupations littéraires, pour questionner le sens et la valeur de l'évhémérisme, affirmé puis nié, et en définitive réaffirmé. Si l'éphémère paraît dominer ce poème jusque dans son mouvement très instable, c'est que l'athéisme de Frénaud, pour qui les dieux sont créés par les hommes<sup>39</sup>, est alors mis en perspective, placé lui-même dans l'impermanence au profit des dieux éternels, alors même que ceux-ci sont conscients d'avoir été « élevés » (comme on dit d'un enfant, ou d'un animal).

Un tel feuilleté de contradictions finit par inciter également le lecteur au jeu sur les mots, afin de décriper les tensions vertigineuses où mène la dialectique de l'éphémère et de la durée.

## B. Assumer et profiter

Ce serait d'abord l'« effet-mère<sup>40</sup> ». Variées, fréquentes, les images de la figure maternelle oscillent chez Frénaud entre la Grande Mère potentiellement folle et terrifiante (dans *La Sainte Face* et *La Sorcière de Rome*), et, comme nous l'avons vu, dans *Hæres*, la Vierge Mère et la « Mère courage ». On est ainsi invité à revenir à ce

---

<sup>38</sup> *Nul ne s'égare* [1986], *ibid.*, p. 243. Juste avant, « L'Hérésiarque » évoque le fantasme de défier Dieu, et juste après, « Piège double » déclare que « Celui qui s'excluerait seul / de la bienveillance / qu'il entend porter à chacun / n'aurait telle folie qu'éphémère. » (p. 243-244). « Ephémère, Evhémère » apparaît alors un carrefour entre ces deux pôles.

<sup>39</sup> Cf. *Notre inhabileté fatale*, *op. cit.*, p. 49, 51. « J'étais dans une de ces grandes désespérances, quand j'ai éprouvé Dieu qui surgissait du tréfonds de moi, sorti, comme d'un de ses berceaux et tombeaux naturels, de l'échec de la passion amoureuse, Dieu, sous son aspect de sauveur, libérateur, toujours prêt, pour peu que nous reconnaissions nos « péchés », à donner un sens à notre souffrance et à proposer à ceux qui vivent mal ici de la consolation d'un arrière-monde. [...] je venais d'expérimenter moi-même comment, pour donner un sens à sa vie – et la mienne, à ce moment-là, en avait fichtrement besoin –, l'homme est amené à créer Dieu. » (*Notre inhabileté fatale*, *op. cit.*, p. 51).

Par ailleurs Evhémère figure, comme Diagoras, Prodicus, Critias sur les listes traditionnelles d'athées. Pierre Hadot, art. EU.

<sup>40</sup> Décomposition déjà opérée par Alain Mascarou (*Les cahiers de « l'Ephémère » 1967-1972 : tracés interrompus*, *op. cit.*, p. 107).

texte capital du « Petit théâtre métaphysique dans ma chambre », dont le titre indique un jeu sous-jacent, une comédie personnelle. L'« effet-mère » spécifique de ce texte tient à la fondation de la « Liberté », cet autre nom de la Mère courage. Or, un commentaire éthique de Frénaud sur le fait d'hériter éclaire cette liberté en la liant à l'*amor fati* :

je reprends la dialectique inhérente au verbe « haerere » pour parler de la bienveillance... Tu es là, tenu par la vie, « embarqué ». C'est une donnée. Et il y a le second sens : tu es soutenu là, porté par... : tu bénéficies de la vie, tu en jouis. [...] la bienveillance peut s'entendre, non pas comme une façon de résoudre, plutôt comme une façon de se tenir en face ou en présence de l'aventure d'exister. [...] Assumer le destin comme une donnée irréductible, c'est peut-être fonder la liberté elle-même, irréductiblement.<sup>41</sup>

Ce propos essentiel paraît rassembler les enjeux du rapport au temps, de l'angoisse de l'éphémère au désir de durer, et le terme de présence n'est bien sûr pas là innocemment. L'idée du bénéfice et de la jouissance consonne avec « Les joueurs de cartes », poème d'*Hæres* de la même section *Sénèque* que le « Petit théâtre... » : « *Réjouissez-vous, frères, aux éclats du soleil d'aujourd'hui.*<sup>42</sup> » Conséquence d'une même origine, peut-être d'une même maternité, la fraternité participe ici du plaisir de la lumière du jour, – et l'on est renvoyé à cet aspect épiphanique de l'éphémère, dont j'ai en introduction rappelé l'étymologie. Cela peut-il résonner avec la posture épicurienne qui veut que l'on cueille le jour ? La conscience de l'éphémère serait-elle le socle d'une jouissance de l'instant ?<sup>43</sup> Sans aller jusqu'à identifier stoïcisme et épicurisme, il fut voir que Victor Goldschmidt, dans *Le système stoïcien et l'idée de temps*, consacre de fines analyses à la notion d'« impératif présent » dans la conception stoïcienne du temps, comme à l'idée du « bonheur instantané, par lequel le sage rivalise avec les dieux<sup>44</sup> ».

Frénaud n'est peut-être pas au demeurant un sage stoïcien, ni même un épicurien. Mais la conscience aiguë de l'éphémère et de ses antinomies lui permet de conjuguer à la fois le sens éthique des responsabilités et le désir de jouissance, en particulier de la liberté poétique, au sein de la multiplicité du possible.

Puisque tout échappe, tout est toujours à tenter, disons tout est possible. Par le travers de la dispersion temporelle, événementielle, quand le poète par exemple poursuit une narration, il me semble qu'il peut être traversé un instant par l'intuition globalisante de l'un en marche qui est le serviteur et le maître des contradictions.<sup>45</sup>

<sup>41</sup> *Notre inhabileté fatale, op. cit.*, p. 188.

<sup>42</sup> *Hæres, op. cit.*, p. 193.

<sup>43</sup> Platon dans le *Cratyle* analyse par ailleurs l'étymologie d'*héméra*, le jour, à la source d'*éphéméros*, en lien avec le désir de la lumière : « C'est parce que les hommes désirent (*himeirousin*) de voir succéder la lumière aux ténèbres de la nuit, qu'ils ont donné au jour le nom de *himera*. » (*Cratyle*, 418 d).

<sup>44</sup> V. Goldschmidt, *Le système stoïcien et l'idée de temps* (4<sup>e</sup> édition revue et augmentée), Paris, J. Vrin, collection « Bibliothèque d'histoire de la philosophie » 1979 [1953], 270 p. ; p. 168 sq, p. 200.

<sup>45</sup> *Gloses à la Sorcière, op. cit.*, p. 204. Ces lignes apparaissent comme une réponse au constat « L'adversaire, / c'est le tout qui échappe. », énoncé par « La mort d'Actéon » (*Depuis toujours déjà, op. cit.*, p. 122), poème qui pose la question du rapport à la divinité en reprenant le mythe d'Actéon,

\*

Au vu du chemin parcouru, on peut se demander si la convocation de l'éphémère dans la poésie moderne ne permet pas de faire de lui, par l'association du désir d'éternité poétique et de l'acceptation éthique de sa faiblesse, le lieu de cristallisation et de projection d'un regard sur le rôle de la poésie vis-à-vis d'autres domaines du savoir et de l'art, où la soif de durer ne le disputerait pas à l'orgueil créateur.

Il semble que l'on assiste chez Frénaud à une décrispation de la relation à l'éphémère : s'il est d'abord ce qu'il faut à tout prix empêcher de passer, fuir ou mourir, il devient finalement la source d'une considération ludique de la multiplicité du réel, invitant le sujet à la jouissance de la vie

Mais ce sujet n'en est pas moins responsable : Sénèque, qui « [s]'accommode à vivre ou mourir », et « n'incrimine personne », est là pour nous rappeler le devoir de l'« exigence éthique ». Devoir de lucidité avant tout, incluant le plaisir ludique de l'illusion :

Lorsque se produit l'événement, le poète, en même temps, ne cesse d'en douter. Il a, dirais-je, le devoir d'en douter. Car son pire ennemi, le pire ennemi de l'expérience ontologique est l'illusion. Aussi, dans le corps de certains de mes poèmes, on découvre une mise en garde, un souci de me raccrocher à la réalité perceptible pour échapper à cet instant intemporel qui est peut-être illusoire.<sup>46</sup>

I. L'instant fugitif de la présence.....	2
A. Le « passage de la visitation ».....	3
B. La présence : Frénaud et Bonnefoy.....	4
II. <i>Haeres</i> : De l'éphémère comme sens contradictoire de la poésie au stoïcisme.....	6
A. Fixité et précarité, cristallisation des contradictions.....	6
B. Le courage stoïcien.....	7
III. « Nul ne s'égare » : Lucidité et ludicité, la liberté de l'héritier.....	9
A. Le calembour anthropologique.....	9
B. Assumer et profiter.....	10

---

coupable d'avoir vu le bain de Diane et déchiré pour cela.

<sup>46</sup> *Notre inhabileté fatale, op. cit.*, p. 158.